

Siméon

Autor(en): **C.B.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **39 (1901)**

Heft 44

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-199000>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La Patache.

On lit dans la *Feuille officielle du commerce* :

Sous la dénomination de « *La Patache*, société artistique d'excursions », il s'est constitué une société qui a pour but de faire des courses de montagne. Son siège est à Genève. Ses statuts portent la date du 12 octobre 1901.

Huit jours après la fondation de cette association, dont ils ignoraient d'ailleurs l'existence, deux Lausannois qui montaient, de nuit, la jolie route allant de St-Gingolph à Novel, firent une rencontre assez imprévue : au beau milieu du chemin flambait un feu autour duquel étaient accroupis ou étendus une demi-douzaine de touristes genevois. On voyait à leurs mines qu'ils étaient exténués. En effet, du port de St-Gingolph, où les avait débarqués le bateau à vapeur, ils avaient parcouru, à pied, à peu près d'une traite, environ trois quarts de lieue et ils devaient marcher encore pendant une demi-heure pour atteindre le village de Novel ! Deux de leurs camarades, qui avaient pris les devants pour organiser la couchée, les y attendaient.

— Rejoindrons-nous jamais notre intrépide avant-garde ? se demandaient, anxieux, les six infortunés, au moment où arrivèrent les Lausannois.

Ceux-ci firent de leur mieux pour ragaiillardir le moral de la caravane en détresse, et, comme ils s'en allaient plus haut dans la montagne, ils la laissèrent auprès de son feu. Ils apprirent depuis qu'elle se proposait d'escalader les Cornettes-de-Bise, mais qu'elle y renonça, car, au train dont elle cheminait, il lui aurait fallu pour cela trois ou quatre semaines.

Était-ce *La Patache* ?

Porquî Isââ Pequegni né sé vâo pas mariâ !

Isââ Pequegni avâi veintê sa-t-an et n'étaî qu'on gros benêt, on mi-fou ! Son père, qu'étaî on retso paisan, bin éduca, l'âi dit on dzo : « Isââ ! té faut té mariâ ! »

— Ma fa na que ne vu pas mé mariâ !

— Et porquî, l'âi dit son père ?

— Pardieu, porquî ! que t'es fou ! paceque ne vu pas mé mariâ !

Son père essîa plusieu iadzo dè lo décidâ, ma pas fotu. L'avâi biò l'âi derè que cognesâi onna dzouilla et dzeintîa grachaôsa que s'arâi bin b'n'êse d'être madame Pequegni la djeina, Isââ ne coudesâi rein ourè et s'eintêtavè à restâ valet.

A la fin, son père l'âi dese : « Attiuta m'n'ami, ne sé pas porquî te t'ostinè à ne pas voliâi té mariâ, ka me su bin mariâ mè, et yêté oncora pe djeino que té, et porquî ne farâi-tou pas coumeint mé ? »

— Porquî ? l'âi repond Isââ, paceque, té, t'as mariâ ma mère, tandique mè, foudràî mé mariâ avoué on n'étrandzire ! C.-C. D.

Siméon.

Lou valet à Djean-Pierron Matafan, que s'appelâvè Siméon, avâi mariâ la plîie retze tellie d'âo veladzou, la Suzon à Toine de la Gollietaz. S'étion mé en ménadzou tienzè dzo dévânt de plianta lê truffè. Tot allavè fermo bin lê premi tin.

Trei mâi apri, c'étaî lê mèçons, noutron Siméon coumeincivè à avâi lo soclio cou, et ye veniâi asse ché qu'on étala dè bou ; on n'arâi pas osâ alluma onna motséta à côté de li, dé poàre que preigné fû. Cein ne poavè pas mé doura. Yo s'ein va consulta on maidzou que l'âi conseillè d'allâ quoquî tin tzi dâi pareins que l'avâi à Losena,

L'on dessando d'apri, qu'étaî lo dzo d'âo marsi, ye prein on bissa, io l'âi fourré on

n'abelliémeint de retzanzou, chix tsemisé et monté chu lou tsè à Phelippe dè la Tsérérétaz et à onz-adrè l'arrevè à la vela.

L'âi restè chix senannè po se remetrè. Peindeint ci tin, l'avâi tot vesita Losena, tantîé à l'Académie d'Outzy et lou tsemin dè fer pneumatique. L'étaî venu asse gras qu'on tasson, et l'avâi retrovâ onna fierta santâ. Et pu s'ein reveint dè Losena pé la route d'Etzalin, et ein passeint pe on veladzou ye reincontré on tropi dè tchivré qu'allavont pâtoura avoué tsacouna on grelin à cou. Siméon remarqué permi staò cabré lou boc qu'étaî asse ché qu'on n'écot et apri avâi refléchi on boccon ye dese à la bita : « Hé, mon pourro boc, se te n'â pas d'âi pareins à Losena, ti fotu ! » C. B.

Un éléphant intempérant.

On se préoccupe non seulement de l'alcoolisme des hommes, mais encore, paraît-il, de l'alcoolisme des animaux. Ce vice serait tout simplement en train d'amener la dégénérescence d'une foule de bêtes plus ou moins domestiquées ou domestiquables. Voilà encore un des produits de la civilisation : les bêtes se ravalent au rang d'homme ! j'en suis honteux pour mon perroquet ! Le bon La Fontaine, qui a fait parler les animaux et qui leur a prêté pas mal de défauts... humains, n'avait pas prévu celui-là.

Ce n'est pas, du reste, la première fois qu'on s'aperçoit du penchant des bêtes pour la boisson.

Je ne veux pas dire du mal du perroquet que je possède en ce moment : il est assez sobre, du moins devant moi ; mais son prédécesseur, que j'ai toujours soupçonné d'être son père, était un ivrogne fleffé ! Non seulement il adorait la croûte de pain trempée dans le vin, mais encore il voulait que ce vin fût bon. Il ne parlait convenablement que lorsque le cru lui paraissait estimable.

Et nous ne parvenions jamais à le tromper sur la qualité du liquide. Nous avions beau lui dire, en lui offrant sa croûte de pain imbibée :

— Tiens ! Jacquot, c'est du Château-Laffitte.

Jacquot goûtait et si, au lieu du Château-Laffitte annoncé, nous lui offrions de l'Argenteuil, il répondait par un « zut » sonore.

On assure que, dans tous les jardins zoologiques, les gardiens ont à lutter notamment contre l'ivrognerie invétérée des éléphants.

Ceux-ci, paraît-il, emploieraient même des trucs canailles pour se faire distribuer de l'alcool ; ils simulent certaines maladies où l'eau-de-vie est indiquée et seraient saouls la plupart du temps !

Le chameau lui-même, si connu par sa sobriété, ne renâclerait pas devant un petit verre et donnerait une de ses bosses pour un cocktail.

Quant aux chiens, tout le monde sait que ce sont des buveurs incorrigibles ; il n'est pas rare de les voir dans les brasseries prendre leur bock comme des grandes personnes et accumuler soucoupes sur soucoupes ! La seule différence qu'ils ont avec les dites grandes personnes, c'est qu'ils ne payent pas leurs consommations.

En ce qui concerne les éléphants, je me rappelle en avoir connu un qui était artiste dramatique et qui, par son habitude de lever, non le coude, mais la trompe, déshonorait littéralement la profession.

Il jouait dans une pièce du cirque Olympique, intitulée, je crois bien, *l'Éléphant du roi de Siam*.

Son barnum, qui savait à quoi s'en tenir sur la passion désastreuse de son pensionnaire, n'avait rien dit, mais il le surveillait le plus possible et évitait qu'on laissât le moindre liquide à sa portée.

Mais l'animal était malin comme tous les éléphants et parvenait chaque jour à boire autant qu'il avait soif — et il avait souvent soif !

En ce temps-là, les portants des coulisses étaient encore éclairés à l'huile. Au moment d'entrer en scène, l'éléphant, sans en avoir l'air, s'approchait des quinquets et, en un instant, les avait éteints et avait bu toute l'huile qu'ils contenaient !

Mais l'huile lui paraissait un peu fade et, d'ailleurs, il lui arrivait souvent d'ingurgiter la mèche avec, ce qui lui était désagréable.

Ce qu'il voulait, c'était du « fort », du « raide », comme on ne dit pas encore à l'Académie française, je ne sais pas pourquoi, du reste.

A un moment donné, dans la pièce, on chantait une ronde — c'était le bon temps ! — et on buvait un verre de vin.

C'était du vrai vin. Les directeurs d'alors ne reculaient devant aucune réalité de mise en scène ; ce n'est pas comme quelques-uns d'à présent.

Le litre ou les litres destinés à la chose étaient déposés, suivant l'usage, au magasin des accessoires. Deux ou trois soirs de suite on trouva la porte du dit magasin forcée et les bouteilles vidées.

C'était l'éléphant qui s'était tranquillement offert cette petite ripaille !

A force d'ouvrir l'œil et de tout cacher, le barnum parvint à empêcher l'animal de satisfaire sa triste passion.

L'éléphant dut se contenter de boire de l'eau pendant plusieurs semaines, ce qui le rendait sombre et mélancolique.

Un soir — et c'est ici que se place un drame qui valait bien et peut-être plus au point de vue littéraire que celui dans lequel le pachyderme jouait le principal rôle — un soir, dis-je, au grand étonnement de son patron, l'éléphant entra en scène, ne tenant plus sur ses jambes !

Qu'est-ce qu'il avait bien pu boire ?

Le barnum avait cependant tout inspecté, il savait que dans son écurie, en tous les endroits où l'éléphant pouvait aller, il n'y avait aucun alcool à portée de sa trompe. Que s'était-il passé ?

Le barnum se fit souffler dans le nez par l'animal, il sentait l'absinthe !

De l'absinthe ? où en avait-il découvert ? On chercha, il n'y en avait trace nulle part, ni, encore une fois, dans l'écurie, ni dans le théâtre.

Le lendemain soir, même surprise. L'éléphant était encore plus ivre que la veille et sentait de plus en plus la liqueur verte.

Chose curieuse, du reste, chaque fois que l'animal avait bu, il jouait son rôle avec plus d'entrain et de gaieté et se permettait même certaines traditions qui étaient toujours de bon goût ; on sait d'ailleurs que, sous le rapport du tact et de la bonne éducation, les éléphants sont les animaux les mieux élevés et les plus protocolaires de la création.

Mais comment se procurait-il la fatale liqueur ?

Ce qui va suivre est absolument authentique. Je prie les nombreuses populations devant lesquelles je parle de croire que je ne me permettrais pas de leur narrer une anecdote inventée.

Celle-ci a bercé mon enfance et ma jeunesse et je la tiens des artistes mêmes qui jouaient dans la pièce, ils n'auraient certainement pas abusé de mon jeune âge et de ma candeur.

L'éléphant, désolé d'être mis à la diète comme on sait, c'est-à-dire à l'eau pendant plusieurs semaines, cherchait dans sa tête d'éléphant le moyen de rompre cette diète.

Le hasard le lui fit trouver. Un matin, son barnum, en venant lui faire sa toilette, laissa par mégarde tomber sa bourse ; l'animal, qui s'était aperçu de la chose, ne dit rien, mais quand son maître fut parti, il s'empara de l'objet et glissa l'argent dans sa poche, c'est-à-dire dans un des replis secrets de ses longues oreilles.

Il avait son idée, qu'il mit du reste sur-le-champ à exécution : il sortit subrepticement de son écurie et s'en alla chez le marchand de vin voisin. Là, il déposa une pièce blanche sur le comptoir, et de la trompe indiqua au patron une bouteille d'absinthe placée derrière lui et dont la forme l'avait tenté.

Le patron, croyant que l'éléphant, qu'il connaissait et qu'il savait admirablement dressé, faisait une commission pour son maître, lui donna sans méfiance la bouteille, se paya sur la pièce blanche et rendit même honnêtement un peu de monnaie que l'éléphant serra de nouveau dans les replis de son oreille.

Ce manège dura tant que l'éléphant eut l'argent de la bourse, mais quand il n'en eut plus, comme l'absinthe lui paraissait la plus exquise des liqueurs, il s'avisait d'un autre truc.

Un matin, il arriva chez le marchand de vin et lui montra la viduité de son oreille, mais en même temps, il allongea doucement la trompe et prenait une bouteille en regardant le patron d'un air suppliant ; celui-ci crut comprendre que le barnum, devenu un excellent client, lui faisait demander du crédit, et n'osant rien refuser à un artiste de son importance, laissa emporter la bouteille en question.